

Les grands verts

exposition personnelle de Sandrine Rondard
du 4 au 26 septembre 2020
vernissage prévu le jeudi 3 septembre



Les herbes folles 2 - 2020
huile sur toile - 162 x 130 cm

Les Grands Verts

Entrée en matière - Peinture - Dessin

Est-ce nous qui pénétrons dans la forêt ou est-ce elle, qui se glisse en nous ?

Lentement, inexorablement, la foisonnante vie végétale, recouvrira l'anthropocène de son manteau vert.
Et quand les écrans se seront éteints, peut-être pourrons-nous à nouveau entendre les bruissements et chuchotements du monde magique et sentir sur notre peau le frémissement des hautes herbes.

C'est un rêve.

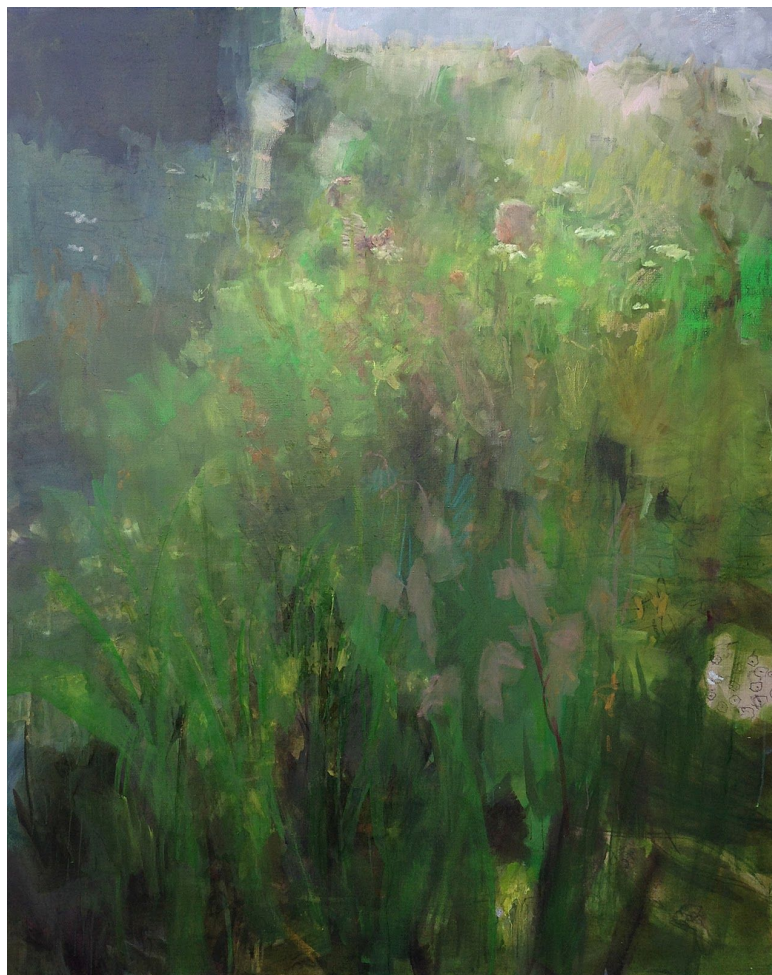
Se reconnecter au temps long.

Celui de l'esprit et celui dont toute vie a besoin pour grandir....

Le temps du dialogue entre tous les êtres vivants.

Le temps du regard et du silence.

Sandrine Rondard - mars 2020



Les herbes folles 1 - 2019
huile sur toile - 162 x 130 cm

« Arrête-toi, voyageur des petits ou grands chemins : sur ce talus trois coquelicots contiennent peut-être le nombre d'or de cette journée et ne s'adressent qu'à toi seul. Si leur secret t'échappe encore, dis-toi que plus loin, un jour que tu ignores, d'autres signes t'attendent, que, cette fois, tu sauras interpréter. » André Hardellet, L'Orage dans L'Oncle Jules, 1986. Coll. L'Arpenteur, T.III, Gallimard, p. 244.

Dans l'expectative d'une lumière, d'un phénomène naturel, dans la campagne comme dans l'espace urbain, Sandrine Rondard tente de retranscrire dans sa peinture cet instant de poésie, éphémère et miraculeux, qui échappe à celui qui ne sait le reconnaître. Une recherche d'abord photographique qui passe par la constitution d'une collection de plusieurs milliers d'images. Des images qu'elle assemble, retravaille dans ses compositions avec toujours cette envie de recouvrer la sensation originelle d'une connexion, profonde et renouvelée, avec les éléments naturels.

Tentative répétée de retrouver le chemin vers « cet endroit caché et improbable », à la fois absolu et féérique qui rappelle pour certains le monde de l'enfance, un territoire épargné où l'homme cohabite en harmonie avec la nature. Une traversée qui s'imagine dans l'œuvre de l'artiste à travers un ensemble de peintures déclinées en séries dont les champs d'investigation explorent l'univers enchanté d'Alain-Fournier et de ces écrivains qui n'ont de cesse, de Marcel Proust à André Gide, de sonder leur cœur et leur mémoire. Thématiques du masque et du costume, de la perte, du chemin, de la profondeur de la forêt, de l'enfance... animent un récit certes fictionnel mais qui acquiert par la matérialité de la peinture et par le savant ajustement dans sa composition des éléments de mémoire, une réalité tangible et un présent souverain.

Comme Augustin Meaulnes qui recherche désespérément le château de la fête, la notion de perte tourmente la peintre, la hante au point de confier dans un geste maternel ultime ses propres enfants à une Nature plus forte, nourricière, et protectrice qui «quoi qu'il arrive sera là après nous». Cette relation avec la nature a pour cette «mère un peu sorcière» comme elle se définit elle-même, un caractère un peu magique, capable de réanimer des instants perdus, d'interpeller des figures anciennes comme assoupies dans les vieilles photographies. L'univers que peint Sandrine Rondard est «extrêmement féminin» et ses tableaux ont un lien direct avec sa vie. Ne pouvant se contraindre à peindre des figures extérieures, les personnages représentés sont souvent ses propres enfants. Ses tableaux se construisent tantôt dans la précision des motifs, très dessinés, soit dans la profondeur de la matière picturale. Un jeu de cache-cache que permet le médium peinture rendant possible par des traitements très différents cette impression plus ou moins marquée de perte de la figure enfantine dans la végétation. Une assimilation qui, comme dans les contes, renvoie à notre propre nature, à cette part instinctuelle qui nous rattache à elle, à la fois un peu sauvage et mystérieuse. Des peintures qui expriment une angoisse de destruction de la nature qu'elles conjurent en faisant fusionner l'humain avec le végétal. Leur traitement répond à un besoin de se perdre en elle, dans ce vert, d'en retranscrire l'harmonie pour que s'ouvre le chemin de ses profondeurs secrètes. Un accès que seul un savant travail de coloriste rend possible, car c'est le seul moyen "d'entrer en relation intime avec la nature¹". Les œuvres de Sandrine Rondard, expriment ce passage dans les tonalités des verts, mais aussi des roses, des bleus, dans leur modulation dans la lumière, du plus clair au plus sombre quand la Nature lui refuse l'accès. Féerie et angoisse se mêlent dans la peur de perdre définitivement la magie qui nous relie à la Nature.

Dans la recherche de ce lien perdu à reconquérir, l'artiste explore les esthétiques qui ont su en exprimer toute l'essence. Elle aime l'esthétique d'un autre temps, d'un maître du paysage comme Courbet, des Nabis et pré impressionnistes de l'École de Barbizon et se définit comme une glaneuse collectionnant " plein de choses et des tas de photos anciennes, lisant les écrits de Colette". Ses toiles témoignent de ces temporalités épargnées, de ce temps où enfant elle passait son temps à dessiner et à peindre et plus tard de ce choc esthétique quand en 1995, elle découvre l'exposition Bacon au Centre Pompidou. La peinture a toujours été perçue par Sandrine Rondard comme la seule voie permettant un possible accomplissement de soi. Une voie dont elle a été privée pendant ces années d'études à l'école des Beaux-Arts de Cergy où, la figuration étant bannie des enseignements, elle est contrainte d'abandonner la peinture et se consacre au graphisme et à la vidéo. C'est un besoin irrépressible qui lui a donné la force de peindre à nouveau, d'abord pour elle-même, puis suite à sa rencontre avec la galeriste Mireille Ronarch, à s'affirmer à 48 ans, comme peintre.

